

Entretien de NICOLAS SAMUELIAN

| | |
|---------------------------------|--|
| Numéro de l'entretien : | 3 |
| Entretien réalisé le : | 04/02/2020 |
| Nom de l'enregistrement filmé : | « 3_samuelian_enregistrement » |
| Lieu : | Domicile personnel, Nanterre |
| Durée de l'entretien : | 01h29mn27s |
| Commentaires : | Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : NS |

Fiche chronothématique

- Présentation rapide : 00mn06s
- Un goût pour l'archéologie : 00mn35s
- Formation en archéologie : 02mn56s
- Premières fouilles : 06mn10s
- Découverte de la Préhistoire au Proche-Orient : 08mn34s
- Méthodes de fouille à Mallaha : 18mn02s
- L'Inrap : 26mn29s
- Le préventif en Israël : 40mn42s
- Mallaha : 45mn08s
- Fouiller les structures à Mallaha : 53mn30s
- L'influence des fouilles de Mallaha en Israël : 01h03mn35s
- Après Mallaha : 01h08mn24s
- Beisamoun : 01h10mn05s
- François Valla : 01h15mn29s

[>NS]: Je suis Nicolas Samuelian. Je suis archéologue. J'ai une spécialité en Préhistoire récente au Proche-Orient et je travaille à l'Inrap depuis 2004. Je fais donc de l'archéologie préventive. Et j'ai fait une thèse sur le Natoufien avec François Valla. Je l'ai soutenu en 2013.

[>Question ?]: Tu es de quelle année ?

[>NS]: 1974.

[>Question ?]: Jusqu'à quand tu ferais remonter ton goût pour l'archéologie, pour l'histoire de façon plus générale ?

[>NS]: Depuis le début de l'adolescence à peu près. J'ai fait pas mal de voyages avec mes parents. On a visité beaucoup de ruines, du sud de la France, en Italie, en Grèce avec toutes sortes de sites d'archéologie classique.

[>Question ?]: C'est donc ça qui t'a donné le goût ?

[>NS]: Oui, c'est ça. J'aimais bien me balader dans les ruines, essayer de reconstituer le mode de vie des gens qui habitaient là autrefois. Les ruines m'ont toujours bien plu, oui.

[>Question ?]: Et aujourd'hui, quelle place a l'archéologie dans ta vie, en dehors de ton espace de travail ?

[>NS]: Ça fait partie de ma vie. C'est mon métier, mon gagne-pain, mais c'est aussi ma passion. Je m'investis un peu plus en dehors de mes heures de travail. On continue à travailler, à s'informer, les week-ends si c'est possible, le soir, etc. C'est un métier particulier. On ne tombe pas dans l'archéologie par hasard *a priori*.

J'avais pris contact avec des archéologues quand j'étais en 5e. J'étais allé voir la conseillère d'orientation. Après avoir regardé les brochures de l'ONISEP. J'avais trouvé un chantier de fouille en Charentes, puis pris contact avec les responsables. C'était une association d'amateurs qui fouillait chaque été un site gallo-romain. Ils m'avaient dit que j'étais un peu trop jeune pour venir. À l'époque, je devais avoir 13 ou 14 ans. Ils m'ont dit que je pouvais venir seulement à partir de 16 ans. Je ne l'ai finalement pas fait, mais je recevais quand même leur petite brochure avec le compte-rendu annuel de l'association à laquelle j'étais adhérent. Ça s'est un peu étioilé ensuite, mais j'avais toujours ça dans un coin de la tête.

[>Question ?]: Comment se déroulent ensuite les études supérieures ?

[>NS]: J'ai fait une filière histoire de l'art archéologie à Paris I en 1993. J'ai suivi un cursus classique.

[>Question ?]: À ce moment-là, tes études ont satisfait ton goût pour le passé ?

[>NS]: Oui, j'ai réellement commencé à m'intéresser à mes études quand j'étais à la fac. Jusqu'au bac, ce que je faisais ne m'intéressait pas trop. J'ai vraiment commencé à m'épanouir à partir du DEUG, en première année de fac. Je n'ai pas fait que de l'archéologie, mais aussi des langues, de la géographie, de la sociologie, etc. J'ai vu plein de choses. Il y avait un tronc commun avec une spécificité archéologie histoire de l'art. Après, au moment de la licence, je me suis spécialisé en archéologie. Au départ, je voulais faire soit de la photo, soit du cinéma, soit de l'archéologie. Le cinéma et la photo, c'était un peu compliqué puisqu'il fallait passer par des écoles payantes. Il y avait quand même peu de chances d'obtenir un boulot.

En troisième année, il fallait qu'on choisisse. Soit on continuait en histoire de l'art, soit en archéologie. Pour moi, l'histoire de l'art était vraiment une mineure dans mon cursus de DEUG. Ce qui m'intéressait, c'était l'archéologie.

J'avais suivi les cours d'Yvette Taborin en DEUG. C'était une très bonne prof. Ses cours magistraux en amphithéâtre m'avaient beaucoup plu. On était 300. Ses cours étaient impressionnants.

[>Question ?]: Pour la Préhistoire, c'est le seul cours qui t'a accroché ?

[>NS]: Oui. J'avais choisi la Préhistoire comme j'aurais choisi autre chose en DEUG. Ses cours me restent. Ils étaient vraiment très bons, mais je n'avais pas de figure repère non plus.

[>Question ?]: Je me dis que le déterminant, c'est peut-être le parcours et la formation.

[>NS]: Oui. J'ai toujours papillonné. Il y a plein de choses qui m'intéressaient. En Licence, j'ai aussi fait de l'archéologie africaine. Pour l'archéologie précolombienne, il y avait également un très bon prof.

[>Question ?]: Il semble que c'est ton mode de fonctionnement à toi qui permet d'expliquer le fait que l'on n'ait pas toujours des figures tutélaires qui dessinent un parcours.

[>NS]: Oui, moi, je n'avais pas de plan de carrière. C'était au fil de l'eau, des rencontres. Je n'avais rien de tracé, rien de préétabli.

[>Question ?]: Pourrais-tu me raconter ta première expérience de terrain ?

[>NS]: En 1995, à la fin de la deuxième année de Licence, je fais ma première fouille au château de Vincennes.

[>Question ?]: Quelle période ?

[>NS]: Médiévale. C'est un manoir capétien. Le chantier n'était pas génial et aurait pu me dégoûter de l'archéologie. Il n'était pas très bien géré. C'était un peu le bazar. Ce qui était marrant, c'est que c'était des appelés du contingent qui faisaient les fouilles. Le site appartenait en effet au Ministère de la Défense. Les jeunes faisaient alors leur service militaire et étaient techniciens de fouille là-bas. Ils gardaient leur treillis parce que c'était bien pratique pour fouiller. Ils étaient une dizaine, encadrés par un archéologue qui devait être à l'Afan à l'époque. Au-dessus, il y avait Jean Chapelot qui était archéologue au CNRS.

[>Question ?]: Le chantier était-il dirigé par des militaires ?

[>NS]: Non, mais la main-d'œuvre n'était pas seulement constituée par des étudiants en archéologie. Bien sûr, certains étaient aussi étudiants, mais en photo par exemple. Les militaires, eux, faisaient leurs dix mois de service au château de Vincennes qui était donc une caserne.

[>Question ?]: Il y a donc eu dix mois de fouille.

[>NS]: Il y a eu plusieurs années de fouille. Tous les dix mois, ils changeaient d'équipe. Ça a duré plusieurs années comme ça. Moi j'ai fait un été et j'ai participé à d'autres chantiers ensuite. Je ne sais plus dans quel ordre. J'ai fait des sondages archéologiques sur l'île d'Oléron, puis j'ai fouillé avec une petite structure dans l'Oise qui était Afan et qui prenait des stagiaires bénévoles pour l'été.

[>Question ?]: Il s'agissait de tes premières expériences dans le préventif ?

[>NS]: Oui. Ça devait être 1996. Cette année-là, j'ai dû faire pas mal de fouilles, l'île d'Oléron, l'Oise et puis en 1996, c'est la première année à Mallaha.

Au départ, je voulais faire de l'archéologie précolombienne. Je n'étais pas du tout parti pour faire de la Préhistoire.

[>Question ?]: Pourquoi le précolombien ?

[>NS]: J'ai fait plusieurs voyages au Mexique. J'avais fait des séjours linguistiques et j'y suis allé plusieurs fois ensuite. La culture contemporaine m'avait passionné, mais également historique. Je me destinais à ça au départ. À la fin de ma Licence, c'est ce que je voulais faire, sauf que je suis allé à Mallaha à la fin de mon année scolaire. C'est François Valla qui m'a débauché !

[>Question ?]: Comment se passe ta rencontre avec lui ?

[>NS]: Une petite annonce dans Archeologia.

[>Question ?]: Ce n'était pas sur le site du Ministère de la Culture ?

[>NS]: Il n'y avait pas Internet. On est en 1996. La seule source correspondait aux annonces affichées à la fac, mais aussi aux deux numéros d'Archéologia qui paraissaient au début du printemps. On y trouvait des annonces pour les fouilles à venir de l'été. On scrutait donc ça avec intérêt et avec les copains, on s'inscrivait. Moi, je voulais absolument fouiller à l'étranger parce que j'aimais beaucoup les voyages. Et Mallaha était la seule fouille à l'étranger où l'on pouvait venir sans être déjà impliqué dans un projet de recherche, sans être un étudiant de Maitrise, de DEA ou en thèse.

[>Question ?]: C'était très limité.

[>NS]: Oui, les fouilles françaises à l'étranger étaient très restreintes. C'était vraiment pour des étudiants en Maitrise ou des doctorants. Les profs ne prenaient pas comme ça. J'étais allé à la réunion de préparation à la maitrise organisée par le professeur d'archéologie précolombienne, mais il nous avait un peu découragés en nous disant que l'on n'irait pas sur le terrain avant la thèse. Jusque-là, ça n'aurait été que des sujets bibliographiques. Ça allait donc être compliqué. On n'était sortis de là découragés. Je crois qu'il y avait Fanny Bocquentin Bocquentin à ce moment-là. Fanny Bocquentin aussi voulait faire de l'archéologie précolombienne. Ça m'a un peu découragé. La réunion devait avoir lieu au mois de mai ou juin, puis je me suis inscrit à cette fouille de Mallaha. Il y en avait une autre en Israël, mais il fallait payer son séjour sur place pour 100 ou 200 dollars par semaine. À Mallaha, il fallait payer son billet d'avion et après on était pris en main. C'est donc complètement le hasard qui m'y amène. Le Proche-Orient ne m'intéressait pas et la Préhistoire non plus ! C'est un concours de circonstances, mais ça a quand même pas mal changé ma vie.

[>Question ?]: Est-ce que tu te souviens de ta rencontre avec François Valla ?

[>NS]: Oui, et je crois que lui aussi s'en souvient. C'était un peu particulier parce que j'arrivais directement de Syrie. Cela se déroule durant l'été 1996. J'avais voyagé pendant 24h et j'arrivais d'Alep. Mallaha est dans le nord d'Israël et Alep au nord de la Syrie. La géopolitique étant ce qu'elle est, tu ne peux pas voyager de la Syrie jusqu'en Israël. Tu es obligé de passer par un pays tampon qui est la Jordanie et qui à l'époque vient juste de signer des accords de paix avec Israël. Je ne pouvais donc y aller qu'en passant par la Jordanie. J'étais allé le voir un peu avant la fouille. En fait, j'ai rejoint une copine qui, à l'époque, allait également fouiller à Mallaha. On s'était retrouvés à Jérusalem et de là, on est allés visiter Pétra, en Jordanie. Ensuite, elle est partie dans le Sinai et moi en Syrie pour voir un cousin de mon père qui vivait là-bas. J'y passe donc quelques jours et je retourne en Israël comme prévu pour le démarrage de la campagne de fouille. Quand je suis arrivé à Mallaha, je m'étais tapé 24h de taxis, de bus, etc. Il fallait changer à chaque fois et passer les frontières. Je suis arrivé le soir au kibboutz où on logeait. Ils étaient tous là après le repas sur le gazon, attablés à boire des bières. Je me présente : « Je suis Nicolas Samuelian. J'ai faim ». Je crois que ça faisait 24h que je n'avais pas mangé. Ça avait frappé François Valla. Il était là avec Hamoudi Khalaily. Tous les deux m'ont regardé avec de grands yeux. C'était donc ma première rencontre avec François Valla. J'étais fatigué et complètement dépaysé parce que j'étais passé d'un pays et d'une culture à l'autre.

[>Question ?]: Tu as tout de suite senti ce passage ?

[>NS]: Oui, ça n'a rien à voir. C'est quand même très particulier Israël. C'est le Proche-Orient sans l'être.

[>Question ?]: Quand tu arrives, est-ce que le chantier avait déjà débuté ?

[>NS]: Non, il allait commencer le lendemain matin. J'arrive la veille comme c'était prévu.

[>Question ?]: Sans connaître personne ?

[>NS]: À part cette fille avec qui j'étais en Licence, non. Il y avait peut-être une ou deux autres filles que je

connaissais de la Licence.

[>Question ?]: Elles avaient également vu l'annonce ?

[>NS]: Oui, c'est ça. Il y avait quelques étudiants de Paris I et une grosse partie qui arrivaient avec un ancien étudiant de François Valla, un certain Brian Boyd, un anglais qui devait avoir un poste de Maître de conférences à Cambridge. Il avait été fouilleur avec François Valla à Hayonim. Il avait à peine trente ans et devait être en train de finir sa thèse, je crois. Quand ils sont arrivés avec ses étudiants, ils étaient facilement une bonne dizaine. Le groupe est donc moitié français, moitié anglais.

[>Question ?]: Il était plus avancé et responsable de secteur ?

[>NS]: Voilà.

[>Question ?]: Il est resté responsable de secteur ensuite ?

[>NS]: Non, il n'est resté qu'un an. Ça ne s'est pas très bien passé cette année-là avec François Valla et Hamoudi Khalaily.

[>Question ?]: Tu enchaînes les campagnes à Mallaha un certain nombre d'années. Et c'est à ce moment-là que tu connais ce passage maîtrise, DEA, thèse. Est-ce que tout est finalement lié par le site de Mallaha à partir du moment où tu commences à y mettre les pieds ?

[>NS]: Au départ, je n'étais pas particulièrement accroché par le Proche-Orient ni même par la Préhistoire. François Valla reprenait des fouilles. Il avait terminé en 1989 à Hayonim, je crois, et n'avait pas fouillé depuis. Il remontait donc une équipe. Il y avait tout à faire. Moi, je m'étais bien entendu avec François Valla et Hamoudi Khalaily. Et à l'issue de la première campagne, François Valla m'avait proposé de faire un sujet de maîtrise. En plus, pour moi, c'était vraiment le moment où il fallait que je me décide : précolombien ou Préhistoire proche-orientale. J'ai dit oui tout de suite. Il y avait une application concrète. Je pouvais aller sur le terrain. Il y avait tout à faire. J'ai abandonné l'idée de faire du précolombien avec un sujet purement bibliographique qui allait peut-être me décourager par la suite.

[>Question ?]: Pour le DEA, tu travailles sur un sujet similaire ?

[>NS]: Oui, toujours l'architecture. J'ai toujours travaillé avec le même fil conducteur.

[>Question ?]: Et la thèse ?

[>NS]: La thèse est un approfondissement puisque j'ai travaillé sur la répartition spatiale du mobilier sur les sols. C'était un gros sujet parce qu'il y avait beaucoup de matériel. C'était une approche exhaustive. Il s'agissait donc de tout prendre en compte. Tout ce que l'on a pu trouver sur le sol a été étudié. Après avoir inventorié tout ce que l'on avait trouvé, on a fait un gros travail de tri par numéro de catalogue, par mètre carré, etc. C'était assez fastidieux.

[>Question ?]: Tu te formes à la fouille au Proche-Orient dans ce contexte-là. Quelle impression cette première campagne te donne-t-elle par rapport au terrain ?

[>NS]: C'est de la fouille fine et ça, je n'en avais jamais vraiment fait. Je ne connaissais pas cette approche des sols, le fait de tout laisser en place, de faire attention. J'avais fait une première fouille médiévale où l'on jetait la moitié des tessons. Ensuite, j'avais fait une fouille néolithique dans l'Oise avec l'équipe de l'Afan. On fouillait des maisons où il n'y avait plus rien au niveau des sols. On vidait des trous de poteaux et des fosses dépotoirs où il y avait plein de matériel. Et avant, j'avais fait des petits sondages sur l'île d'Oléron où il y avait un peu de matériel, mais ça ne m'a pas laissé de grands souvenirs méthodologiques. À Mallaha, il fallait faire attention à tout, essayer de comprendre la relation entre les objets, celle entre les objets et les constructions, etc. Ça me plaisait bien d'appréhender de la sorte toute l'organisation. Pour mon sujet de maîtrise, j'ai tout de suite dit à François Valla à l'issue de la première campagne de fouille. Je ne voulais pas un sujet trop spécialisé. Au départ, il m'avait dit que

j'étais le bienvenu, mais m'a demandé ce que je voudrais faire. Du lithique ? De l'industrie osseuse ? Et je lui ai dit que je préférais un sujet plus généraliste. C'est pour cette raison que l'étude des habitats m'a intéressé. Les constructions en pierre me plaisaient bien. Je lui ai donc proposé un sujet sur l'habitat. Il m'a alors mis en relation avec Boris Valentin qui était maître de conférences. Je le connaissais comme ça, même si je n'avais jamais suivi ses cours.

[>Question ?]: Tu l'as rencontré sur le terrain la première année ?

[>NS]: Non, il n'est pas venu en 1996. Il a dû venir en 1997, je ne sais plus. Il est venu deux ou trois et ça s'est amorcé comme ça. Je me suis mis à la Préhistoire de cette façon. Par la suite, je suis allé fouiller à Etiolles et Pincevent. C'était le passage obligé. J'ai dû faire deux ou trois campagnes à Etiolles et une campagne à Pincevent.

[>Question ?]: Est-ce que tu as senti le côté chantier école ?

[>NS]: Oui. J'ai compris d'où venait François Valla, mais aussi d'où venait l'application de ses méthodes au Proche-Orient. Je voyais les sols du Paléolithique bien conservés, tout ce qu'il avait pu m'expliquer et ce que j'ai pu voir ensuite. J'ai pu le toucher.

[>Question ?]: Tu dis ne pas avoir voulu trop te spécialiser en choisissant un thème de recherche généraliste, mais tu te retrouves finalement avec une démarche très empiriste, avec du tri et des inventaires, quelque chose qui est finalement tout aussi spécialisé finalement, non ?

[>NS]: Oui, mais disons que c'est généraliste à l'intérieur d'une école de pensée et d'une période. Je touchais un peu à tout sans être vraiment spécialiste. Je ne suis pas spécialiste du lithique, mais je sais reconnaître les pièces. Pour l'industrie osseuse, c'est pareil. Ce n'est pas dans ma nature. Je ne suis pas quelqu'un qui passe trop de temps sur quelque chose. Je n'aime pas être spécialiste. J'aime bien avoir une vue globale des choses, ce qui est plus intéressant pour essayer de comprendre sociologiquement les populations plutôt que de les voir à travers un seul prisme.

[>Question ?]: Est-ce que ce n'est pas la seule possibilité lorsque l'on a une approche fonctionnelle comme celle que tu as eue pour l'étude du site lors de ta thèse ? Est-ce que l'on peut approcher ces thèmes-là uniquement par un type de matériel ?

[>NS]: Souvent, on le fait parce que l'on est contraint. Ça prend un temps faramineux. Il n'y a qu'en thèse que l'on peut faire un travail pareil. C'est très long. C'est une quantité énorme de données. C'est donc quelque chose que l'on fait une fois dans sa vie à peu près, je pense. Ensuite, on n'a plus le temps.

[>Question ?]: Qu'est-ce que tu as appris à Etiolles ou Pincevent et que tu as pu réintégrer à Mallaha ? Qu'est-ce que ça t'a apporté et que tu as réutilisé après, si tant est que tu es rapporté des choses que François Valla n'avait pas lui-même réintégrées à son approche ?

[>NS]: C'est assez similaire. Le contexte n'est pas le même, mais la méthode oui. C'est la même philosophie.

[>Question ?]: Ça a conforté ce que tu faisais dans un autre contexte ?

[>NS]: Oui, c'est ça et puis, c'est plus facile. À Etiolles et Pincevent, il y a beaucoup moins de bruits de fond, de parasitage. À Mallaha, comme ce sont des sols d'accumulation, il y a trois mètres de stratigraphie complète. Il n'y a pas de niveaux vierges, contrairement à Etiolles ou Pincevent où chaque niveau est bien cédé. C'est comme un gâteau à la crème. On enlève une couche l'une après l'autre. À Mallaha, ce n'est pas le cas. C'est compliqué. Il y a plein d'interférences. Quand on fouille, il faut choisir de démonter les objets que l'on pense ne pas faire partie du sol. C'est forcément un peu subjectif. Ce qu'il faut bien comprendre sur ce site, c'est que la plupart du mobilier archéologique que l'on sort mesure moins de 5 mm ou ne pèse que quelques grammes. Ça, c'est quelque chose d'assez particulier. 90 % du mobilier que j'ai traité fait moins de 5 mm ou pèse moins de 1 g. Tout est très cassé et

très petit. Quand on a un segment de cercle de 1 cm, on est content. Et celui-là est gros ! Tout est écrasé. Et par la force des choses, il y a tout le temps du mobilier quelque part. En plus, ce sont des sols d'accumulation. Il y a des piétinements. Même si les Natoufiens avaient voulu mettre un coup de balai, il resterait des vestiges dans le sol. En plus, ce ne sont pas des sols plâtrés, ça pénètre forcément dans le sédiment. Ça se compacte.

[>Question ?]: Lorsque ta thèse est terminée, on arrive en quelle année à ce moment-là ?

[>NS]: 2013.

[>Question ?]: À partir de là, est-ce que tu décides de continuer ta carrière dans la recherche ou pas ?

[>NS]: En fait en 2013, je travaillais déjà à l'Inrap. J'ai terminé ma thèse lorsque j'étais déjà salarié en CDI à l'Inrap depuis quelques années. J'ai été embauché quatre ans après le début de ma thèse.

[>Question ?]: Tu avais déjà fait ce choix de professionnalisation alors que tu étais dans la recherche ?

[>NS]: Oui. Il y a eu une opportunité avec d'autres copains qui étaient thésards. Un gros chantier paléolithique devait se faire à Mareuil-sur-Cher (Loir-et-Cher) sur un tracé d'autoroute. Et Christian Vergux qui était dans notre équipe et conservateur dans ce secteur a passé l'annonce. Il cherchait des CDD pour fouiller sur ce chantier. Il a pensé à nous parce que c'était dans un contexte alluvial. Pour des gens qui venaient de l'équipe Ethnologie Préhistorique, ça faisait sens. On a postulé. Je me souviens que j'étais avec Sylvain Griselin et Bénédicte Souffi qui, elle, avait déjà terminé sa thèse et avait travaillé sur du Mésolithique. On a eu nos premiers contrats en septembre 2014. Je crois que je suis d'ailleurs reparti plus tôt de Mallaha cette année-là pour embaucher. J'ai dû laisser choir François Valla pour le post-fouille. Chaque année, je restais pour cette étape du travail. La fouille avait lieu de la mi-juillet à la fin août pendant six semaines. Les dernières années, on faisait peut-être une semaine de post-fouille les premières semaines de septembre au kibboutz où nous étions logés. Ensuite, François Valla restait facilement jusqu'à mi-octobre, fin octobre en Israël, au Centre de Recherche français de Jérusalem pour continuer. Souvent, je restais avec lui jusqu'à mi-octobre, c'est-à-dire avant la rentrée universitaire. Cette année-là, je suis donc revenu plus tôt et on a embauché sur ce chantier qui a duré six ou sept mois.

[>Question ?]: À ce moment-là, tu es déjà dans l'idée de ne pas continuer en recherche, mais de mener au bout ta thèse ?

[>NS]: L'archéologie préventive me faisait envie depuis un certain temps. Sans trop savoir ce que c'était, je me disais que ça me correspondait plus. J'avais le sentiment qu'il y avait un plus d'« actions ». On va plus vite. On change régulièrement de terrains. Ça m'attirait de plus en plus. Pour moi, la thèse, ce n'était pas trop mon truc. Je me suis lancé là-dedans sans trop réfléchir. C'était le parcours classique : licence, maîtrise, DEA, thèse. Je n'étais pas fait pour ça. Je me suis fait violence pour finir ma thèse. Ça ne va pas avec ma nature. J'ai donc sauté sur l'occasion et mis de côté ma thèse. Je l'ai reprise en 2011, quand Fanny Bocquentin Bocquentin a obtenu son poste à Jérusalem. J'avais demandé un congé formation auprès de l'Inrap, congé que j'ai obtenu. Je pouvais partir trois ans, mais seule la première année était rémunérée. J'étais payé 80 % de mon salaire. Finalement, nous sommes restés trois ans. La deuxième année, j'ai demandé un congé parental parce que l'un de nos enfants avait moins de trois ans. Je n'étais pas payé. Et puis, la troisième année je me suis arrangé pour convenance personnelle. J'ai bricolé pour que l'on puisse passer ces trois ans ensemble le temps de son « mandat ». La première année que l'on a passé à Jérusalem, j'ai repris ma thèse. J'avais demandé une dérogation auprès de l'École Doctorale. En plus, je faisais partie des vieux étudiants. J'avais commencé en 1999. En 2011, lorsque je demande à me réinscrire alors que j'ai déjà cinq ou six inscriptions dans les pattes, je dois donner des explications. Je voulais faire ma thèse dans de bonnes conditions et non pas sur mes week-ends ou les congés. Je voulais la faire à plein temps, ce que j'ai fait. J'en suis venu à bout. J'ai mis un an à la finir. Elle était quand même très avancée. C'est vrai que j'avais ça au-dessus de la tête. Je me disais que c'était dommage et tout le monde me le disait aussi. J'en avais fait 75 %. J'avais toutes les

données.

[>Question ?]: Et par rapport à François Valla ?

[>NS]: Oui, ça m'ennuyait. On me disait que je pouvais en faire un article. Ça m'aurait pris autant de temps de faire un gros article que de finir ma thèse donc autant la finir. Je l'ai fait très sereinement avec des horaires de bureau quasiment. Je n'ai pas bossé comme un damné. J'ai peut-être travaillé un peu le soir ou le week-end, mais pas tellement. J'avais déjà un boulot et c'est vrai que je suis arrivé à ma soutenance de thèse très décontracté. J'ai d'ailleurs annoncé très simplement à Fanny Bocquentin que j'avais terminé ma thèse, ce qui l'a surpris. Elle ne m'a pas vu hirsute à 4h de matin avec une barbe de quatre jours. J'ai dit ça très simplement et je suis arrivé très décontracté à ma soutenance. Je me suis dit que si la thèse ne leur plaisait pas, ce n'était pas grave. Elle était faite.

[>Question ?]: C'était le préventif pour toi à ce moment-là.

[>NS]: Oui, je savais que je réintégrerai l'Inrap de retour en France. Je n'avais donc pas la pression d'avoir un bon rapport pour postuler derrière. Je me suis dit : « On verra bien. Au moins, elle est faite. C'est une bonne chose d'accomplie pour François Valla et pour moi aussi ». C'était une libération et puis je ne suis pas resté assis sur mes données. Il y avait aussi cette crainte.

[>Question ?]: D'autant que ce n'était pas sur un thème restreint.

[>NS]: Oui, c'était quelque chose de global qui peut intéresser tout le monde, les faunistes, les lithiciens, etc. Et puis, ça m'ennuyait de ne pas la terminer. Ce qui m'a stressé pour la soutenance, c'était le pot de thèse. C'était le plus compliqué. Il fallait que je gère ce que l'on avait pris à Carrefour, d'autres choses chez le pâtissier d'à côté, et puis ma mère arrivait avec du taboulé. Il fallait que tout le monde se coordonne avant la soutenance. L'organisation du pot de thèse était donc la seule chose qui m'a un peu stressé. Quant à la soutenance, elle s'est très bien passée. Tout le monde était ravi, voire ému pour certains, de voir que j'avais terminé ma thèse. C'était un bon moment sans pression. Les gens n'étaient pas mal attentionnés non plus. Je n'étais pas là pour me faire cartonner. Tout le monde avait le sourire et c'était sympathique. Quand j'ai fini ma thèse, j'ai vite travaillé derrière à la préparation de la publication. Ça a pris un peu de temps et ça a été un peu compliqué. Elle est publiée depuis un an. Elle s'y prêtait bien parce que c'est une monographie. Elle ne porte pas sur l'industrie lithique de Mallaha ou d'autres choses très pointues qui sont plus difficiles à publier.

[>Question ?]: Comment a vécu François Valla de voir un des étudiants qu'il avait formés se diriger vers une autre voie ?

[>NS]: Je pense qu'il était content que je trouve du boulot parce qu'il savait que ça ne serait pas facile. J'avais quand même le sentiment de m'enliser en thèse et il devait le voir aussi. J'étais toujours content de venir à Mallaha et de faire du post-fouille. Le travail d'équipe me plaisait vachement, mais la recherche à long terme, ça m'est un peu difficile. Il a dû s'inquiéter également, mais je suis quand même revenu l'été suivant. Ensuite, il est vrai que j'ai mis ma thèse de côté. Il a peut-être dû se dire que je ne la finirais jamais, et à juste titre. J'avais pris conseil auprès de Boris Valentin qui m'avait encouragé à prendre ce CDD. Je me souviens lui avoir écrit et il m'avait dit : « C'est un choix difficile ». Je pense que lui aussi était conscient que c'était compliqué. Si j'avais fini ma thèse plus tôt, je ne suis pas sûr que j'aurais un boulot aujourd'hui. Je n'aurais pas sérieusement pu postuler au CNRS. Il faut une tonne de publications et je n'avais pas l'esprit à ça. Ensuite, ça aurait été aussi compliqué de rentrer à l'Inrap, car ça devient de plus en plus difficile. Je suis rentré parce qu'ils ont ouvert des CDI à l'ancienneté pour des centaines de personnes. Je suis passé ric-rac. Aujourd'hui, pour le moindre poste de technicien, on te fait passer des auditions dignes du CNRS. On embauche de moins en moins. On ferme le robinet petit à petit. C'est un peu compliqué.

[>Question ?]: Ta principale formation de terrain porte sur l'une des fouilles où l'exhaustivité est peut-être la plus importante que l'on ait, parce que tout est micro, tout est en nombre ; il n'y a pas que du silex ; l'os ressemble

aux petites pierres, etc. Tout a l'air assez compliqué. On n'est pas dans l'idéal des loëss de Pincevent. Tu as goûté à ça, mais tu as choisi de travailler au sein d'une structure où les questions d'exhaustivité matérielle se règlent tout autrement. Comment as-tu vécu ce grand écart ?

[>NS]: Je l'ai bien vécu. J'ai vu que l'on faisait du travail de qualité. À Mareuil-sur-Cher par exemple, on avait des amas comme à Pincevent ou Etiolles. On démontait tout avec un Théo laser. Certes, on ne détournait pas les pièces, mais on a des nuages de points et on sait où se trouvent les nucléus. C'est un travail de précision. Tout est bien cartographié. Même si c'est du préventif, le travail est bien fait, car il a bien évolué. Ça ne m'a donc pas dérangé et je trouve surtout que ça me convient bien.

[>Question ?]: Est-ce que le préventif ne s'est pas doté techniquement contrairement à des sites comme Mallaha où les méthodes se sont développées autrement. Je pense à la SIG par exemple qui n'était pas développée sur ce site. Est-ce que ce n'était pas la question de l'outillage qui aurait pu résoudre cette question de l'exhaustivité ?

[>NS]: À Mallaha, il y a tellement de mobilier que l'on ne peut de toute façon pas tout coter, même dans un carré de 25 cm de côté. Il y a tellement. On est quand même obligé de faire des répartitions qui sont au quart de m². On pourrait coter plus précisément les pièces les plus grosses avec un Théo laser, c'est-à-dire celles qui mesurent entre 1 ou 2 cm et 4 cm. Ça reste des petites pièces et ça serait possible, mais tu es obligé de tamiser et de récupérer des pièces après-coup. Tu ne peux pas tout coter contrairement à des sites paléolithiques où tu ne trouves que du silex. Et encore, on y trouve les esquilles que l'on récupère en sachets et que l'on resitue à peu près.

[>Question ?]: Imaginons que le préventif ait eu pour chantier Mallaha. Qu'est-ce qui aurait été différent ?

[>NS]: C'est intéressant, mais il faut que je réfléchisse. Comment aurions-nous fouillé en préventif ?

[>Question ?]: Avec un préventif actuel bien sûr. Je pensais à la SIG parce que la densité du matériel pose questions.

[>NS]: On pourrait se doter d'une station totale pour démonter les plus grosses pièces. Ensuite, je pense qu'il y aurait du tamis, mais qui serait fait après-coup. Je pense que l'on passerait quand même à côté de certaines choses. D'une part, en fouillant lentement comme on l'a fait à Mallaha, on passe forcément à côté de certaines choses. C'est un site qui est extrêmement compliqué à interpréter. Ce serait possible bien sûr. Les Israéliens font ce genre de choses en préventif, mais ils n'ont pas la même approche.

[>Question ?]: Tu as côtoyé les collègues israéliens tout en ayant ces deux visions sur la pratique, en préventif d'une part et en programmé d'autre part. Comment voyais-tu les choses en arrivant à Mallaha ?

[>NS]: Quand je suis arrivé, je n'ai vu que le côté français. J'ai visité quelques chantiers israéliens, mais un peu plus tard. Eux n'ont pas cette approche de fouille extensive et planimétrique. Ils reconstituent *a posteriori* les sols. Ils disent : « Tu mets tout à plat en coupe. Sur 5 ou 10 cm, tu descends ton carré ». Ils définissent une épaisseur qui est aléatoire. À moins d'avoir un sol bien marqué, tu ne peux le faire qu'aléatoirement.

[>Question ?]: Le sol archéologique lui est épais de plusieurs centimètres, c'est bien ça ?

[>NS]: Ce sont des sols d'accumulation donc on peut prendre deux sols d'un coup en une passe.

[>Question ?]: On peut alors se tromper de plusieurs centimètres au niveau des altitudes ?

[>NS]: Oui, oui, mais tu reconstitues *a posteriori* les sols, les densités. Ils font de la répartition spatiale, mais cela signifie que c'est une stratigraphie qui est compactée. Ils vont prendre tous les silex sur 10 cm dans ce carré-là, mais ce n'est pas très fin du coup. Pour les périodes néolithiques, ils laissent toujours les bernés comme les témoins de coupe. Ils ont donc des grands sites avec un carroyage qui est toujours en place avec des bancs de terre. Ils n'ont pas cette vue spatiale. D'ailleurs, la plupart des préhistoriens n'ont pas cette approche de fouille extensive avec un suivi des niveaux qui permet de faire le lien entre les objets. La plupart du temps et encore maintenant, on détermine

les phases culturelles en prenant des échantillons de silex à différentes profondeurs. Il ne s'agit pas forcément d'une compréhension globale et sociale à travers l'organisation des sols. Ce n'est pas la norme.

[>Question ?]: Pour revenir sur le site de Mallaha un peu plus en détail, pourrais-tu me le présenter globalement et de ton point de vue, peut-être davantage sur les aspects fonctionnels que tu as étudiés au niveau des habitats ? Et de qui on parle ? Qui sont les Natoufiens ?

[>NS]: Il s'agit de populations qui ont un mode de vie de chasseurs cueilleurs. Ce sont aussi des pêcheurs. Ils se sédentarisent progressivement. C'est encore une grande question qui reste ouverte. Étaient-ils complètement sédentaires ou pas ? À Mallaha, ils se sont installés dans une vallée dans laquelle se trouve le lac Houleh. Et eux s'installent sur le flanc du mont Naftali, au pied duquel s'écoule la source Mallaha. C'est une source pérenne qui conserve une température stable toute l'année, ce qui est propice à la reproduction des poissons. C'est aussi un facteur important pour l'implantation des Natoufiens. Il y a donc de l'eau, un climat plutôt stable. Ils se créent des maisons semi-circulaires ou circulaires en creusant des fosses dont l'incision est parée de pierres. Ils commencent à inhumer leurs morts sous le sol des maisons. On a un certain nombre de vestiges en pierres qui apparaissent et qui n'existaient pas avant, comme des foyers. Auparavant, l'habitat des populations antérieures, ce sont soit des tentes, soit des huttes qui laissent peu de traces. Là, pour la première fois, on a des vestiges pérennes de ces constructions avec des murs en pierres. Beaucoup d'éléments ont disparu comme les poteaux, les superstructures comme les toits. Au niveau archéologique, il y a une grosse différence avec ce que l'on trouve avant.

[>Question ?]: Quelle était l'authenticité de ton approche à travers ce travail de thèse ?

[>NS]: L'idée était de savoir à quoi avait pu servir certaines de ces structures. La fouille du Natoufien final ne concerne qu'une petite surface. C'est 120 m² avec quatre constructions semi-circulaires et des réfections, des réoccupations, le tout installé dans un substrat que l'on appelle le cailloutis. On n'en connaît pas l'origine. C'est probablement anthropique, c'est-à-dire un apport de pierres dans lequel ils ont construit leurs maisons. Lors de la fouille, on se demandait si tous ces abris étaient des structures d'habitat ou bien des structures spécialisées. Certaines structures comportaient un dernier niveau d'occupation qui semblait avoir été domestique. En le démontant, on s'est aperçu qu'il n'y avait plus que des foyers. On avait la sensation qu'il y avait une fonction plutôt spécialisée, ce qui a été avéré. J'ai pris l'exemple des deux derniers niveaux d'occupation de deux structures parce que c'était les moins perturbées. Il faut bien préciser que plus tu fouilles à Mallaha, moins tu comprends. Seuls les niveaux supérieurs restent compréhensibles parce qu'ils n'ont pas été endommagés par les occupations. Par définition, ce sont les dernières occupations. En revanche, les niveaux en dessous sont compliqués parce qu'ils sont recoupés, remaniés. Il a pu y avoir des sépultures, des creusements de bassins, de foyers, etc. Les dernières années, on s'arrachait les cheveux, car on ne savait plus. On avait des lambeaux de sols et on avait du mal à faire ressortir un ensemble cohérent. Je me suis donc concentré sur ces dernières occupations parce qu'elles étaient les moins perturbées.

[>Question ?]: C'est drôle parce que souvent c'est l'inverse.

[>NS]: Oui. Ces abris sont quasiment sous la terre végétale. Ils ne sont pas du tout profonds. Il y a eu une espèce de colluvionnement parce que l'on est sur une pente. Ça a certainement dû se remblayer doucement. On a encore plein de mobiliers en place, ce qui est une indication sur le fait que ces abris se sont remblayés par un ruissellement qui s'est fait petit à petit. On a des dépôts progressifs qui ont scellé le tout.

[>Question ?]: D'où le fait que les os soient concrétionnés par exemple ?

[>NS]: Oui, probablement. J'ai donc étudié deux niveaux de sols de deux abris qui étaient assez rapprochés. Ce sont des demi-cercles de pierre. L'un des deux abris comportait un foyer sur ce que l'on appelle la corde de l'arc. Si on trace un ovale, c'est vraiment au centre qu'il y a un foyer. Il y a une partie extérieure qui est visible parce qu'il

n'y avait plus de cailloutis à cet endroit-là, un emplacement qui n'était pas signalé par un mur. Il y avait une partie ouverte et une autre *a priori* fermée. L'idée était de comprendre les activités et, en prenant exemple sur Etiolles et Pincevent, j'ai cherché à déterminer des lieux d'activité particuliers. Comme il y a de tout et partout à Mallaha, c'est compliqué. Il n'y a pas d'endroit où il n'y a rien.

[>Question ?]: Tout se concentre au niveau des habitats ?

[>NS]: Même dans le cailloutis, il y a des choses. C'est vraiment compliqué. On parle plutôt de tendances. Il y a des tendances qui se dégagent dans les concentrations. C'est un peu comme ça que l'on arrive à faire ressortir des choses, c'est-à-dire en faisant passer différents filtres de lecture. Il y a aussi du mobilier un peu plus gros qui n'a pas bougé, ce qui donne des indications. On peut trouver un percuteur, des denticulées, des molettes, des outils de broyage qui sont faits en basalte et qui n'ont pas été déplacés. Ce sont aussi des indices de sol parce qu'ils sont tous à peu près au même niveau. Ils correspondent à une assise de pierres du mur. Ça forme un ensemble cohérent.

[>Question ?]: Je me questionne par rapport à l'archéologie telle qu'elle se pratique en Israël. Tu montres bien que malgré tous les efforts que vous avez pu déployer pour aller au bout de cette exhaustivité, vous parvenez à décrire avec minutie des aspects fonctionnels dans un sol complexe. Comment se débrouillent des équipes qui n'adoptent pas les mêmes méthodes et comment se déroulaient les échanges lorsqu'eux constataient cette façon de pratiquer la fouille ?

[>NS]: François Valla a toujours eu la réputation de travailler très lentement. Les Israéliens étaient parfois un peu moqueurs. Ils constataient néanmoins qu'il avait par exemple réussi à mettre au jour la sépulture au chien à Hayonim et à Mallaha. S'il n'avait pas procédé de cette façon, ça ne serait jamais sorti. Ils reconnaissaient la qualité et la nécessité de travailler de cette manière. Lors de visites d'archéologues venant d'autres chantiers, ils disaient : « Ça n'a pas changé depuis l'année dernière. Vous en êtes toujours là ? » Ils ne comprenaient pas. On devait faire l'objet de blagues. Comme on étudie tout cela à l'échelle d'une vie ou d'une carrière, les gens veulent aller vite. C'est normal de vouloir en faire un maximum, mais François Valla n'a jamais procédé de cette façon-là. Au départ, il voulait fouiller du Natoufien ancien. En 1996, on s'est ensuite rendu compte que l'on avait dans le cailloutis autant de structures qu'ailleurs, mais que c'était plus difficile à mettre en évidence. Il aurait pu faire l'impasse dessus en disant : « Le cailloutis, on fouille ça comme des sagouins ». Finalement, sur l'autre partie du site que Jean Perrot a dégagée, il y avait du cailloutis aussi. Je pense qu'il ne l'a pas vu. On ne va pas lui jeter la pierre. Ce n'était pas évident et je ne sais pas dans quelles circonstances il a découvert tout cela. On pourrait donc effectivement faire l'impasse et se débarrasser du cailloutis. On jetterait tout et on irait directement à ce qui est « payant » : les beaux abris, les belles constructions, etc. C'est vrai que ça nous démange tous.

[>Question ?]: Les aspects fonctionnels sautent dans ce cas ?

[>NS]: Oui, bien sûr, mais les aspects fonctionnels de ces abris n'intéressent que très peu de monde finalement. Si tu regardes dans la littérature ce qui s'est fait en Préhistoire proche-orientale sur l'analyse spatiale, il n'y a pas grand-chose ou sinon, c'est échantillonné sur un bout de sol. De manière exhaustive comme je l'ai fait, il n'y en a pas beaucoup.

[>Question ?]: Il s'agit là de l'authenticité de ton approche finalement, non ?

[>NS]: Oui. Mon approche n'est cependant pas du tout révolutionnaire, car elle s'inscrit dans la tradition de ce qui avait été fait avant moi par les gens de l'équipe Ethnologie Préhistorique. J'ai appliqué les mêmes principes. Ce type de thèses ne se fait plus trop d'ailleurs parce qu'elles sont un peu trop larges. Aujourd'hui, on va vraiment traiter un sujet pointu, un aspect spécialisé (industrie lithique, osseuse, les coquillages, etc.). C'est pour ça aussi que mon travail se prêtait bien à la forme monographique. De toute façon, c'est ce que j'avais envie de faire et François Valla trouvait ça intéressant. Il m'a toujours soutenu. Le niveau du Natoufien final de Mallaha, on aurait pu effectivement

passer au travers sans le voir, sans le comprendre. Il y avait des pierres partout. C'est un jeu de sélection pour chacune d'entre elles. On démonte celles qui ne semblent pas faire partie des constructions pour laisser apparaître celles qui en font partie. Il y a donc un choix à faire. Ce n'est pas noir sur blanc.

[>Question ?]: Est-ce que c'est un choix granulométrique qui est fait ?

[>NS]: Oui. Au départ, on avait 20 cm de terre végétale que l'on enlève et ensuite tu as cette nappe de pierres. Toutes sont à peu près calibrées entre 10 et 20 cm de longueur maximum. Et tu trouves des gros blocs parmi tout cela qui apparaissent. Ces gros blocs te donnent des indications. Ils sont plus gros que les autres et ne sont pas arrivés là par hasard. Finalement, quand tu les regardes tous, ils sont alignés et forment un demi-cercle. On fouille alors à l'intérieur de ce demi-cercle et on le vide. C'est là que les choses vont apparaître. Tu sais déjà que tu es à l'intérieur d'une structure et pas à l'extérieur. Il y a aussi le risque de fouiller à l'envers. Et cela avait été fait à Mallaha. On a des photos où l'on voit qu'ils avaient fouillé à l'envers, mais parce qu'ils ne savaient pas. Les structures sont alors en zigzags sur ces photos de vieilles fouilles. À Mallaha, on fouille donc à l'intérieur d'un croissant de lune et on s'apercevait qu'il y avait moins de cailloutis à l'intérieur, que des choses différentes se passaient. On trouvait d'autres pierres qui formaient un calage de poteaux ou un foyer, des éléments qui pouvaient correspondre à la première assise du mur. Cette concordance d'indices permet de savoir si l'on est sur un niveau ou pas. Ce cailloutis qui paraissait complètement homogène au départ ne l'est finalement pas. Avant, on pensait que c'était une coulée qui venait de la montagne et qui avait peut-être emporté une partie du site situé en amont. On croyait que c'était pour ça qu'il y avait du mobilier. C'était un peu comme ça que c'était compris, mais on s'est aperçu que c'était un niveau qui était bien en place et qui avait été occupé.

[>Question ?]: Il a fallu avoir l'œil.

[>NS]: Oui, c'est ça le travail de l'observateur. Il fallait prendre le temps d'observer, de comprendre.

[>Question ?]: Quand tu travailles à partir de passes de 10 cm, tu vides finalement ?

[>NS]: Oui, tu suis les murs et tu vides. C'est du cubage. Ça te permet d'avoir des beaux plans. Les structures se voient bien.

[>Question ?]: Les macchabées sont pointés sur plan également ?

[>NS]: Oui, mais pas nécessairement, car si tu as un nouveau-né, tu ne le vois pas. Ce sont des tout petits os et tout n'est pas conservé. Ce sont des os fragiles qui ne sont pas fusionnés. Tu as vite fait de détruire.

[>Question ?]: Serait-il caricatural de dire que les équipes israéliennes fouillaient les habitats natoufiens comme on peut fouiller des dépotoirs protohistoriques ? Tu vides et tu tries ensuite.

[>NS]: Oui, tu reconstitues *a posteriori*. Par exemple, sur la grotte d'Hayonim où se trouvent des constructions natoufiennes, très peu de spatial a été fait. Ce sont des structures alvéolaires, des structures circulaires agglomérées qui ont été étudiées dans la thèse de Anna Belfer-Cohen. Je pense qu'ils ont d'autres sols qu'ils n'ont pas étudiés parce qu'ils n'ont pas la même approche. Ils veulent aller plus vite. Ça nous brûle forcément les doigts d'aller voir ce qu'il y a en dessous et d'aller plus vite. François Valla a cette qualité, c'est la patience. Même pour le post-fouille et le tri du mobilier.

[>Question ?]: Lui cumule les deux finalement, cette approche spatiale et celle qui consiste à récupérer tout ce qui serait passé à travers le tamis de la fouille. C'est donc double peine.

[>NS]: Oui. Le travail post-fouille est énorme. Tout n'est pas trié à l'heure actuelle, il me semble.

[>Question ?]: Ça en dit long sur l'écart qui sépare les deux approches.

[>NS]: Oui. Et puis, une campagne de fouille, c'est plusieurs mois de post-fouille derrière. C'est aussi le ratio entre le temps sur le terrain et le temps pour l'étude de ce qui a été fouillé en un mois et demi. Il faut peut-être deux

ans derrière. C'est un ratio qui est intéressant à mettre en avant qui montre bien la quantité de mobilier et la difficulté que l'on a à l'étudier.

[>Question ?]: Toi qui es resté un certain nombre d'années sur place en relation avec les collègues britanniques, français et israéliens, comment dirais-tu que cette exhaustivité, même si elle a pu être moquée avec légèreté par quelques-uns, a laissé des traces dans les pratiques israéliennes ? Est-ce que l'on enseigne différemment aux étudiants aujourd'hui ?

[>NS]: Je ne crois pas. Honnêtement, je ne crois pas que ça ait laissé beaucoup de traces.

[>Question ?]: Une partie du matériel est encore là-bas, non ?

[>NS]: Oui, tout le mobilier est en Israël.

[>Question ?]: Est-ce qu'il est étudié par des étudiants là-bas ?

[>NS]: Non. Je ne pense pas que l'approche de François Valla ait fait des émules. Naama Goren a toujours montré la fouille de François Valla comme un exemple, la finesse, l'exhaustivité. Pour le reste des Israéliens, ça leur ait un peu passé au-dessus de la tête. Ça n'a pas pris.

[>Question ?]: Parce qu'il y a une temporalité différente du travail de fouille entre l'archéologie programmée et préventive, je me demande s'il n'y a pas moins d'écart qui séparent les modalités du travail de fouille entre ces deux secteurs en Israël. Est-ce que finalement on ne fouille pas là-bas de la même manière en préventif et en programmé ?

[>NS]: Non, quand même pas. Le préventif là-bas est différent du nôtre, en France. En Israël, ce sont des ouvriers qui y travaillent. C'est un peu l'équivalent du Pôle Emploi qui enverrait des gens qui n'ont pas de boulot à venir fouiller. Il y a des personnes qualifiées bien sûr, mais tu as des gens de tous horizons qui sont là pour quelques jours avec des espèces de contrats presque journaliers.

[>Question ?]: C'est payé à la tâche quasiment ?

[>NS]: Oui, à la tâche. Ils cubent. En fonction de l'intérêt et des capacités à fouiller de ces gens-là, ils sont à des postes différents évidemment. Quand il y a des chantiers avec une centaine de personnes, les responsables de secteurs sont de jeunes étudiants qui n'ont aucune expérience.

[>Question ?]: Ce n'est pas la même organisation du travail.

[>NS]: Du tout. J'avais fait une fouille avec Ofer Marder. On se retrouvait avec des jeunes Russes que l'on appelait très délicatement des filles mères. Elle se remaquillaient sur le terrain et fouillaient tranquillement. Je caricature à peine. Elles étaient déposées tous les matins de bonne heure en bus. Je ne sais plus de quelle banlieue-dortoir elles venaient. À 16h, le chauffeur de bus venait les chercher et elles repartaient. Elles étaient mises là, mais je pense que ça ne les intéressait pas. C'était simplement de la main d'œuvre, mais pas très efficace.

[>Question ?]: Il n'y a pas la même considération du travail collectif.

[>NS]: Non, c'était du travail de terrassier souvent, comme il y avait un peu à l'Afan dans les années 1980. Il y avait une génération de terrassiers, des personnes qui venaient des travaux publics.

[>Question ?]: Jusqu'à quand dirais-tu qu'il y a eu ces travailleurs à l'Afan ?

[>NS]: Je n'ai pas connu cette période, mais j'ai connu des personnes qui venaient de là, souvent venant de l'étranger, peu qualifiées. Au départ, ils allaient travailler sur des chantiers urbains et se retrouvaient là par hasard. Du coup, ils sont restés à l'Afan parce que c'était quand même des conditions de travail moins difficiles que de faire de l'enrobé sur les routes.

[>Question ?]: C'était déclaré ?

[>NS]: Oui, déclaré, mais c'était surtout moins pénible. Ils n'avaient pas les marteaux-piqueurs. Ils étaient plus respectés. Ça n'existe plus, mais c'était quand même un peu comme ça au début de l'Afan. Il y a eu des ouvriers.

[>Question ?]: En 2007, tu vas travailler sur le village néolithique de Beisamoun. Est-ce que tu y retrouves Hamoudi Khalaily ? Tu avais déjà travaillé avec lui.

[>NS]: Oui. C'était le codirecteur de la fouille de Mallaha. On connaissait Hamoudi Khalaily depuis 1996. Il avait travaillé avec François Valla dans les années 1980 sur Hayonim. Au départ, quand Mallaha s'est arrêté, le projet était de reprendre un chantier en Israël sur des périodes similaires. Dans le cas d'Hayonim, elles sont un peu plus récentes. Fanny Bocquentin venait de rentrer au CNRS et voulait aussi diriger un chantier. Au départ, c'était un projet commun. Ensuite, j'étais pris par mon activité à l'Inrap. Fanny Bocquentin a donc monté ce projet de Beisamoun. Au départ, il fallait chercher les sites. Elle était donc partie prospecter, puis a repris un site qui avait été en partie fouillé par Jean Perrot et Monique Lechevallier. J'ai moins participé à Beisamoun qu'à Mallaha, seulement les premières années. Même pour le post-fouille, j'étais moins investi puisque je n'en ai pas fait. Je n'avais plus le temps.

[>Question ?]: J'imagine que ce n'est pas évident d'être une femme quand tu arrives pour diriger quelque chose dans le milieu de l'archéologie. Ce n'est pas chose aussi commune qu'il y paraît. Et dans ce contexte, j'imagine que ça a du poser également question. Toi qui étais un peu observateur extérieur à ce moment-là, en tout cas plus distant que tu aurais pu l'être à Mallaha, comment as-tu perçu le travail qu'elle a dû mener de front ?

[>NS]: Oui, ce n'était pas évident. Tu es jeune française et tu es une femme. Ce n'était pas évident de se faire entendre. En plus, elle avait l'étiquette anthropologue. Et en Israël, anthropologue, c'est vraiment de l'anthropologie métrique. Ce sont des gens qui restent dans leur laboratoire, qui prennent des mesures, etc. On parle d'ethnologie préhistorique comme étant propre à la France, mais l'étude des pratiques funéraires, c'est un peu pareil. Un anthropologue est un anthropologue ici. En Israël, un anthropologue est un spécialiste en laboratoire. Il ne peut pas être archéologue pour eux. Il a fallu qu'elle se batte pour se faire accepter comme archéoanthropologue. Comme ça n'existe pas, ça a été compliqué. On lui disait qu'elle était anthropologue. C'était aussi une direction à deux avec Hamoudi Khalaily ce qui est un peu compliqué. Lui aussi a fait beaucoup de préventif. Ils n'avaient donc pas la même approche.

[>Question ?]: Il avait une grande expérience du préventif en Israël. Toi, tu avais déjà roulé ta bosse en France dans le même secteur, mais j'ai bien compris que préventif ici et préventif là-bas, cela implique des méthodes différentes. Comment le dialogue se faisait avec lui ?

[>NS]: Ça s'est bien fait, mais c'est vrai que Hamoudi Khalaily voulait que les choses aillent vite. Nous, on avait un peu la même approche que François Valla. On avait des méthodes qui nous permettaient malgré tout d'aller plus vite. On utilisait la photo numérique pour le démontage par exemple, ce que l'on ne faisait pas avec François Valla. À Mallaha, on relevait tout à la main. Une fois que l'on avait fouillé notre carré, il fallait tout relever, prendre les altitudes à la main. On triplait le temps passé sur un carré une fois qu'on l'avait fouillé. On commençait à s'adapter. On était entre les deux je dirais, entre ce que faisaient François Valla et Hamoudi Khalaily. On essayait de pondérer pour aller un peu plus vite tout en essayant de ne perdre qu'un minimum de données.

[>Question ?]: Est-ce que vous avez eu des échanges avec Hamoudi Khalaily sur le préventif ?

[>NS]: Pas tellement. C'est différent là-bas. Ils n'ont pas la tutelle que l'on a nous au niveau de la DRAC ou du SRA. Les Antiquités sont juge et partie. Ce sont elles qui délivrent les autorisations de fouille et en même temps, elles sont aussi opérateurs de fouille, ce que nous ne sommes pas nous en France. J'ai toujours eu un peu de mal à comprendre. C'est comme si le SRA faisait ses propres fouilles, ce qu'ils ont fait à une époque. Les Antiquités israéliennes ont aussi la concurrence, car il y a des boîtes privées. Les facs peuvent également postuler à des fouilles de sauvetage.

[>Question ?]: Mais les Antiquités ont quand même tout pouvoir sur la délivrance des autorisations ?

[>NS]: Oui. Je ne sais pas comment ils séparent les choses. Ils délivrent les permis de fouille et sont en même temps opérateurs. C'est un mode de fonctionnement qui a toujours été un peu opaque pour moi. Avec Hamoudi Khalaily, on n'a jamais vraiment eu d'échanges sur les méthodologies.

[>Question ?]: Tu travaillais sur le site de Beisamoun pour aider ?

[>NS]: Oui, et ça me faisait plaisir de continuer, évidemment avec Fanny Bocquentin, avec Hamoudi Khalaily et dans le même environnement. C'est à 2 km de Mallaha. On logeait au même endroit. C'est la vallée du Houleh. Garder un pied là-bas était agréable.

[>Question ?]: En quoi dirais-tu que ta collaboration avec François Valla a marqué ta pratique du terrain ?

[>NS]: Il m'a appris plein de trucs. Il m'a appris la fouille fine, l'ethnologie préhistorique, la paléontologie. Il m'a appris à construire un raisonnement, à écrire. Même pour mon mémoire de Maitrise, il m'a beaucoup aidé. Je ne savais pas écrire à ce moment-là. J'ai appris à faire des phrases concises, des idées, à être synthétique. Il a été patient.

[>Question ?]: En tant que collègue et en tant qu'humain surtout, comment tu le décrirais ?

[>NS]: C'est un mentor. Si je suis là, c'est aussi grâce à lui. Ma rencontre avec François Valla a quand même bouleversé ma vie. C'est ce qui fait ce que je suis devenu aujourd'hui, même si je ne fais plus de Natoufien. Je pense que ce que j'ai appris avec lui, ça reste important.

[>Question ?]: Tu disais que la patience faisait partie des choses qui le caractérise par exemple.

[>NS]: Oui, c'est quelqu'un qui est patient, ça, c'est sûr ! Et il m'a toujours soutenu, aidé. Il m'a fait collaborer à ses articles également. Il a rarement écrit un article seul. Il a cet esprit d'équipe. Il a toujours mis les gens de l'équipe en avant. Même si on n'avait pas forcément écrit grand-chose auparavant, on était quand même coauteurs. C'était aussi pour notre bien, pour que l'on ait des publications. Il n'a jamais tiré la couverture à lui, ce que beaucoup peuvent faire.

[>Question ?]: Une espèce de générosité intellectuelle.

[>NS]: Oui, c'est ça. Une générosité dans la transmission.

[>Question ?]: Je pense au rapport que François Valla a eu avec Ofer Bar Yosef ou d'autres gens de sa génération qui, contrairement à la génération actuelle d'archéologues israéliens, ont davantage su s'approprier ses méthodes, méthodes qui elles-mêmes découlaient de l'école de Leroi-Gourhan.

[>NS]: C'est vrai que pour les Israéliens, la génération de François Valla est venue se former en France. Ils ont effectivement été à l'école Bordes par exemple. Ils étaient francophones, ce qui n'existe plus maintenant. La génération de mon âge ne lit pas le français. Celle de Naama Goren, Avraham Ronen et Ofer Bar Yosef, ce sont des gens qui sont passés par la France pour se former à un moment donné. Ils lisaient le français. Maintenant, c'est donc terminé. La Préhistoire française, c'est fini. Je ne sais pas si c'est le cas ailleurs. Elle rayonnait à cette époque, dans les années 1960, 1970. Aujourd'hui, l'anglais a pris le dessus. Et c'est valable aussi au niveau des approches théoriques. C'est très anglo-saxon. On parle beaucoup de modèle. On essaye d'y faire coller les données de terrain, mais on s'en détache. À partir de trois brindilles, on va faire des modèles pas possibles. Et ce modèle anglo-saxon est extrêmement présent en Israël. Je pense que c'est celui qui a pris le dessus. Ce modèle dominant ne colle pas forcément aux données de terrain. C'est ça qui est assez énervant pour nous, dans notre école. Les gens doivent penser que l'on est trop prudents ou que l'on n'interprète pas assez, mais il y a toujours un doute. Nous, on colle aux données. Aujourd'hui, les gens racontent de belles histoires. À partir de deux, trois choses, ils créent des théories d'évolution.

[>Question ?]: Et en même temps, l'approche de François Valla permet aussi de raconter de belles histoires. Tu as évoqué la tombe au chien. C'est une belle histoire qui permet de monter en théorie, de parler de domestication, etc.

[>NS]: C'est aussi une manière de présenter les données. C'est moins attrayant, mais il n'y a pas moins d'intérêt à présenter ce que l'on fait. Avec tout le mobilier que l'on sort, on peut aussi raconter de belles histoires. Tout est intéressant et à partir de ce tout, on le peut.

[>Question ?]: « À partir de »...

[>NS]: Oui, « à partir de ». Il faut quand même se fonder sur quelque chose.

[>Question ?]: Pour finir, est-ce que tu aurais une anecdote de terrain à raconter ?

[>NS]: J'en ai une à laquelle j'ai réfléchi. Comme j'expliquais, on déplaçait très peu les objets, les pierres, etc. On pouvait les garder plusieurs années. Et un jour, on s'est mis à déplacer l'une des pierres d'un mur. C'était devenu un événement. On s'était tous regroupés autour des personnes qui soulevaient la pierre. On a même filmé la scène. François Valla avait toujours peur de tout détruire. « Non, on ne l'enlève pas. On l'a bien enregistré parce qu'après c'est foutu ». C'était drôle que le fait de déplacer une pierre, de l'enlever pour voir ce qu'il y avait en dessous soit devenu un événement. C'était une pierre de structure. On a tous applaudi. On était un peu moqueurs forcément.

François Valla faisait également ses photos avec son 6 x 6. Il s'embêtait. Dans les années 1990, plus personne ne travaillait avec un 6 x 6. Là aussi on était dans la tradition d'André Leroi-Gourhan. Pour François Valla, il n'y avait donc pas mieux. Il appliquait les méthodes Leroi-Gourhan et il travaillait toujours avec son Rolleiflex et ses gros négatifs carrés de 6 cm sur 6 cm. Ce sont des photos que l'on ne peut pas prendre à main levée. Il faut un trépied. Toutes ces photos étaient donc prises avec un trépied. Il avait même une cellule pour prendre la lumière. Je pense que ce sont des choses qui nous ont quand même pas mal ralentis. En 2004, j'étais allé avec lui rue de Rennes, à Paris. Je connaissais un petit magasin qui vendait des appareils numériques pas trop chers. On est allés en acheter un ensemble parce que l'on avait une sépulture collective à démonter. Ça a duré deux ou trois ans. Tout relever était un peu compliqué. On le faisait donc sur photo. Et il a également acheté une grande imprimante en format A3. On s'est ainsi équipé de nouveaux appareils à partir de 2004. Pour revenir sur ses 6 x 6, il y avait un parasol. On était sur le cailloutis à moitié en équilibre. On était toujours limite à se casser la figure pendant que François Valla prenait la lumière. Il fallait qu'il donne ça à développer. Des gens qui développaient des 6 x 6 à Jérusalem dans les années 1990, il n'y en avait pas beaucoup. Il donnait ça au laboratoire des Antiquités. Chaque année, il y avait un problème avec au moins un des rouleaux qui avait pris la lumière. Quand il prenait des plans photo, il prenait une photo de chaque carré, mais en mordant toujours pour pouvoir après les monter. Il se trouvait qu'à un moment donné, il y avait toute une ligne qui était noire parce que la bobine avait pris la lumière. On se retrouvait avec des problèmes techniques. C'était un peu d'un autre âge. Il disait qu'il n'y avait pas mieux que le 6 x 6. Pour la qualité c'est sûr, mais c'était devenu un peu pesant, tout comme le fait de tout relever à la main. C'était des feuilles qu'il imprimait. Il y avait un petit bout de papier millimétré et on dessinait dessus. On prenait une altitude pour chaque objet. C'était trop. Je pense qu'à la fin, on avait un peu ce sentiment d'enlèvement. Le terrain était déjà compliqué et avec ça en plus, on allait plus assez vite. J'avais quand même l'impression que l'on se perdait. Il aurait fallu s'adapter. Il y a toutefois l'argument de l'archivage. On ne sait pas comment vont se conserver nos fichiers numériques.

[>Question ?]: Pour la fouille, c'était une altitude pour une pièce ?

[>NS]: On le faisait à la lunette et on a eu beaucoup de problèmes parce qu'avec la chaleur, la bulle bougeait. On était obligé de reprendre le point 0. On prenait une cote au-dessus de l'objet. Une fois qu'on l'avait démonté, on reprenait une cote. Au bout d'un moment, je pense que ça ne sert à rien, car on sait bien que l'objet fait 1 cm. Une

cote aurait suffi ou bien on aurait pu prendre une cote aux quatre angles du carré, avant ta passe et après avoir décapé pour savoir de combien. Je pense que ça aurait été suffisant plutôt que de prendre les altitudes de tous les objets. À la fin ça fait énormément de données dont on ne fait rien. C'est trop. François Valla tient ça de sa génération aussi et il avait du mal avec le numérique. Il avait peur que ça ne se conserve pas, que ça soit perdu.

[>Question ?]: Ça rejoint cette façon de penser la fouille qui est de tout garder, de ne surtout rien perdre.

[>NS]: Ça a été un peu pesant parce que je pense que l'on aurait pu gagné en temps de fouille. On aurait pu fouiller un peu plus si on n'avait pas perdu autant de temps à trop relever, à trop prendre de données. Au final, on n'en fait pas forcément grand-chose. On ne peut pas traiter toutes ces données.

[>Question ?]: C'est un contexte tellement riche.

[>NS]: Oui.